

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 43

Artikel: Bien-aimé
Autor: France, Jeanne / Magnier, a.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quiconque en fait la demande. Le second placard paraît vers sept heures.

Un poisson étrange.

C'est peut-être parmi les poissons que se rencontrent les animaux les plus étranges et les plus étonnans. Tel est le « protoptère » — *protopterus annectus* — qui vit dans le sud du Soudan, au sein de petites rivières qui, réduites à sec pendant six mois de l'année, servent alors de véritables chemins aux indigènes.

Aussitôt que les eaux commencent à baisser, les protoptères creusent un trou dans la vase et s'y endorment.

Le corps entier de l'animal distille un abondant mucus dont le singulier poisson s'enveloppe comme d'un énorme cocon dans lequel il dormira la moitié de l'année.

Trait caractéristique du protoptère immobile dans son cocon : lorsqu'on le presse, il crie assez fort.

Ce poisson, dit la *Nature*, grossit très vite et atteint rapidement un poids de plusieurs kilogrammes. Manger excellent, il est fort recherché des indigènes, qui en sont extrêmement friands.

La pêche du protoptère se pratique d'une façon bien originale. En guise de ligne ou de filet, on se sert de la bêche. Tout autour du trou qui servit d'entrée à ce reclus bizarre, on découpe un bloc de vase durcie. Le poisson, qui continue à dormir, est pris de la sorte et peut être expédié au loin sur les marchés.

Un bloc semblable a été ouvert à la Société des sciences d'Elbeuf, où M. Martel a lu un résumé très intéressant sur le *protopterus annectus*.

Du bloc en question on retira un poisson, observe M. Guérout, si desséché et si ratatiné qu'on le crut mort. Mais aussitôt qu'on l'eût mis dans l'eau, il commença par se gonfler doucement et à reprendre vie.

En vingt minutes, il était complètement ressuscité et nageait avec autant d'élégance que d'agilité. L'étrange animal aurait dû revenir à la vie, dans ses eaux natales, vers mai dernier. Transporté en France, dans son bloc tutélaire, il a pu, sans le moindre inconvénient, prolonger sa mort temporaire six mois de plus. Son étonnante résurrection n'en a pas moins été rapide et moins triomphante.

(*La France.*)

Qui est là ?

Sous ce titre, nous reproduisons la charmante petite histoire qu'on va lire, empruntée à l'*Almanach illustré de la Famille* :

« Quoique le domaine d'Osborne existât déjà sous Cromwell, la construction actuelle est due presque entièrement au prince Albert, et tout y garde le souve-

nir de celui que la reine avait épousé par amour, et dont elle n'a jamais cessé de porter le deuil.

C'est là que, jeune femme, la reine Victoria aimait à dépouiller la grandeur du trône et à vivre tendrement auprès du mari de son choix, à qui elle avait offert sa main d'une façon charmante.

La souveraine de l'Angleterre était naturellement fort convoitée ; les ministres et les diplomates se préoccupaient beaucoup de son mariage, et la cour de Londres était assiégée de princes soutenus chacun par une intrigue.

Dans le nombre, la jeune reine en distinguait un, et, voulant lui marquer sa préférence, simplement, audacieusement, elle lui donna son bouquet de bal, en présence de toute l'aristocratie du Royaume-Uni.

Après un tel acte, le mariage était inévitable : aussi l'impression fut-elle grande en Europe, où on applaudit à la façon spirituelle dont le prince Albert se tira d'une situation délicate.

Que faire, en effet, de ce bouquet qui était énorme ? Le garder à la main pendant tout le bal ? Le prince aurait eu l'air niais. S'en séparer et le placer sur un meuble ? C'eût été faire peu de cas du cadeau royal.

Le prince Albert tira son épée, ouvrit à gauche, du côté du cœur, une large coupure dans son uniforme et y planta fièrement le bouquet.

On sait combien cette union fut heureuse, grâce, il faut le reconnaître, au tact et à l'esprit de conduite de celui qui prit le titre de « prince-époux » et qui, quoique père des héritiers du trône, n'était officiellement que le sujet de la reine.

Au début du mariage, la chronique raconte que la reine Victoria avait une légère tendance à se poser en souveraine dans son intérieur, jusqu'au jour où un incident caractéristique établit nettement les droits du prince Albert vis-à-vis d'elle, en dehors des cérémonies publiques où il était le premier à s'incliner devant sa couronne.

C'était précisément à Osborne, et dans la soirée une légère discussion s'était élevée entre les deux époux.

Froissé par un mot un peu vif qu'il avait trouvé blessant, le prince Albert s'était retiré dans ses appartements privés ; il y était enfermé depuis une demi-heure, quand il entendit frapper à la porte de sa chambre.

— Qui est là ?

— C'est moi, la reine.

Le prince ne répondit pas et n'ouvrit pas.

Nouvel appel à la porte.

— Qui est là ?

— Moi, la reine.

Même silence du prince.

Alors, à la troisième fois :

— Qui est là ?

— Victoria, votre femme.

La porte s'ouvrit et l'époux tendit ses bras à celle qui, ayant compris, venait de déposer à jamais devant lui son banneton royal.

Allez vous y frotter !

A l'occasion des fêtes franco-russes, la *Revue illustrée* publie sur le tsar ces curieux renseignements :

« A Gatchina, où il réside le plus fréquemment, le tsar se lève à sept heures, fait une promenade dans le parc et commence sa journée par quelque travail manuel. Ses biceps puissants éprouvent le besoin de se dégourdir, ses nerfs de se détendre. En été, son plaisir favori est, comme Gladstone, d'abattre et de fendre des arbres. Les manches retroussées, la cognée sur l'épaule, il s'enfonce dans les taillis, choisit minutieusement ses victimes, puis frappe à coups redoublés et débite en conscience les sapins, les mélèzes ou les bouleaux.

En hiver, les jardiniers ont ordre de ne pas enlever la neige de certaines avenues réservées au tsar.

En veste grise, armé d'une pelle, il se plaît à entasser cette neige en montagne ou à en charger des tombereaux. Tous les exercices physiques lui agréent. Il s'amuse parfois à jouer de la trompette de toute la force de ses poumons formidables. Il partage souvent les jeux de ses enfants et en invente même pour les distraire. S'arcoutant sur ses jambes, la poitrine en avant, les poignets serrés au corps, il les défie tous à la fois et s'amuse beaucoup des efforts inutiles qu'ils font pour l'ébranler.

Dans sa jeunesse, il courbait une barre de fer sur son genou et enfonçait une porte d'un coup d'épaule.

On raconte qu'un jour il s'avisa de descendre le grand escalier du château à califourchon sur la rampe, en tenant dans un de ses bras la tsarine toute tremblante et dans l'autre un de ses fils.

Après sa promenade matinale, le tsar travaille avec ses ministres et expédie les affaires courantes. Il ne signe rien qu'il n'ait étudié à loisir et qu'il ne connaisse parfaitement. Tous les édits, les ukases et les rapports sont dépouillés par lui minutieusement. »

BIE-N-AIME

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

I

Si positif que soit ce siècle, cette *fin de siècle*, suivant le mot actuellement consacré par l'abus même, il est encore de rares et vrais primitifs, attachés à leurs inappréciables prérogatives ; des coeurs droits et sincères qui savent être jeunes de la plus exquise façon,

aimer pour le bonheur d'aimer, se créant en ce bas monde leur ciel à deux.

Tels étaient Paul Fernel et Isabelle Bordot, le plus ravissant couple d'amoureux qui eût révélé avec foi la conquête du bonheur.

Ils étaient millionnaires de ces richesses que nulle n'égale, n'achète, ni ne remplace : la beauté rayonnante, la jeunesse triomphante comme un soleil montant, l'avenir plein de promesses, délicieuse corne d'abondance, épandant des fleurs à profusion.

Ils étaient de ceux pour qui l'espérance a force de conviction.

Ils avaient surtout une foi absolue, éternelle : l'amour. Ils vivaient, ils s'aimaient !

En eux chantait au même diapason le concert éternel et divin, l'inénarrable opéra du printemps humain, des vingt ans et des dix-huit ans.

Dès la première enfance, ils s'étaient connus ; le monde, c'était leur amour, et cela n'avait pas d'âge. Ils s'étaient toujours aimés.

Leurs familles étaient amies, quelque peu alliées, ils s'étaient rencontrés presque journalement, partageant leurs jeux, leurs émotions d'enfants, grandissant côte à côte. Paul et Virginie de la civilisation citadine.

Et cette affection innée, perdue dans leur passé puéril, avait cru avec eux, dans la lente et imperceptible transition de leur développement.

Le temps des études, les séparations nécessaires, étaient loin d'avoir amené l'indifférence et l'oubli. Les vacances, de l'une à l'autre attendues, les ramenaient plus heureux et plus impatients, sans interrompre leur prime familiarité, à laquelle les parents semblaient être accoutumés comme eux, inattentifs aux progrès de l'âge.

Et l'amour, le grand amour était né ainsi, au jour le jour, fondé sur l'éternelle amitié, sans l'éclat du légendaire et providentiel coup de foudre, qui d'ordinaire, entre deux inconnus, est une soudaine révélation.

Leurs cœurs, en se donnant à mesure, en étaient arrivés à se donner sans mesure, à s'ouvrir sans réticence, sans contrainte et sans surprise, préparés par la gradation des tendres sous-entendus, des paroles banales, par les intentions soulignées des regards, par les attentions empressées et révélatrices.

Ils s'aimaient comme ils respiraient, tout naturellement, ne se demandant pas si autrement eût pu être la vie.

Cependant, ils devaient en venir à se préoccuper, à s'entretenir ouvertement entre eux de leurs projets d'avenir. Et leur beau ciel devait se troubler.

Un obstacle, jusque-là inaperçu, se présentait tout à coup à l'esprit du jeune homme, barrière brutale se dressant inaccessible devant son amour.

Dans celle qu'il aimait il n'avait vu que l'aimée et l'aimante, et cette vision lui avait paru être la base triomphante de leur commune destinée.

Puis, devant le projet de réalisation de son rêve, il en était venu à songer aux questions pratiques, à l'accord, aux convenances des deux familles, et il avait fait cette tardive constatation de l'énorme défaut de son idole : elle était trop riche !

Et comme il lui exprimait ses craintes, ses regrets de leur disproportion de fortune :

— Trop riche !... répliquait-elle gaiement. Voilà bien, en vérité, un défaut capital ! Ne

sommes nous pas également riches de cœur ? C'est la seule fortune que je reconnaisse ! En dehors de celle-là je n'admetts pas de comparaïson.

— Entre nous, je le sais, chère Isabelle ; notre amour est au-dessus de tout cela, et je n'ai aucune hésitation à admettre ton désintéressement personnel.

Dans l'intimité, ils en étaient revenus à l'emploi du doux pronom, comme aux jours de leur enfance.

— Mais, ajoutait-il, je redoute les hésitations, le refus possible de tes parents.

— Ils ne sont dénués ni de cœur ni de bon sens. Ils aiment leur unique enfant ; et tu n'es pas pour eux un étranger, mon Paul. Ils savent t'apprécier. Ils savent que ton intelligence, ta situation à venir vaut la leur. Ils savent par expérience que la fortune peut s'acquérir par le talent et par le travail.

— Ecoute, ma Bien-Aimée, je n'accuse pas tes parents, mais leur cœur et leur intelligence leur montreront ton avenir d'une façon opposée à nos sentiments. Sous prétexte de sagesse et d'expérience, ils peuvent se servir de toute autre balance que de la nôtre. Pour eux, les convenances et les chiffres doivent l'emporter totalement sur une inclination qu'ils ne voient pas par les mêmes yeux que nous. Excepté pour les vrais aimants, tout mariage est plus ou moins une affaire, hélas !

— Une affaire ! Oh ! le gros vilain mot !.. Non, ils ne feront jamais, de mon mariage, « une affaire. »

— Soit... pas à proprement parler une affaire ; je retire ce mot un peu brutal ; mais ils se diront, comme tous, que l'égalité de fortune n'exclut pas les autres qualités d'un prétendant, et que le choix te sera avantageusement réservé...

— Non ! plus maintenant ! tu le sais bien...

— Mais ils entreprendront plus ou moins de te le persuader. D'ailleurs, j'admetts très bien en eux un certain culte de l'argent, laborieusement conquis dans leur carrière industrielle. Je ne suis pas de ceux qui méprisent et ridiculisent aveuglément ce sentiment bourgeois. Je respecte en eux cette jouissance de la fortune honorablement et vailleamment acquise. Je m'incline devant la noblesse du travail, devant le succès dû aux plus louables efforts. C'est pourquoi je crains que ces vainqueurs des batailles de la vie ne voient une capitulation, une dérogation dans une alliance trop inégale et relativement ingrate.

— Oh ! cette tirade ! bon Dieu, comme tu encenses la fortune !

— Oui... pour être juste à l'endroit de tes parents. Mais si j'admetts en eux ce sentiment, je n'en ai pas moins cette autre appréhension d'être soupçonné de subir le prestige d'une dot enviable, non moins que les charmes de la riche héritière.

— Enfin, pour conclure, le noeud gordien est de mon côté ; c'est à moi de le trancher, je le trancherai !

(A suivre).

La mort presque instantanée du maréchal de Mac-Mahon et de Ch. Gounod a inspiré la muse attristée de Blanche-cotte, qui a adressé, à cette occasion, au *Gaulois*, ces vers magnifiques :

MADAME LA MORT

Et Madame la Mort, qu'on n'avait point comptée,
Au travers des *Gatas* s'est soi-même invitée ;
Et c'est d'un très grand air, en très grand appareil,
Que la reine du monde arrive en plein soleil
Et frappe d'un coup double au milieu de la fête,
Pour relever l'éclat et visant à la tête,
Deux fronts très hauts, très purs, ceint tous deux de larmes,
L'artiste illustre après un illustre guerrier. [rier],
L'impeccable soldat, le maréchal stoïque
Est frappé le premier — c'est son droit héroïque —
L'autre tombe à son tour, son pas suivant le sien,
Le charmeur de génie et doux musicien.
Ainsi s'en vont ensemble, alliance touchante,
Celui qui fait la gloire et celui qui la chante ;
Et Madame la Mort triomphé en son orgueil :
Le drapeau de la France est cravaté de deuil.

On émochon.

Lè bravès dzeins d'on bio veladzo
dâo canton, que vivont ein pé, ont z'u
'na rude émochon y'a on part dè teimps.
On dévai lo né, qu'on vegnâi d'uriâ et
dè gouvernâ, vouaïque tot per on coup
qu'on oût dâi débordenâiès dâo tonnerre
dein lè tsamps.

— Mâ que dâo diablio est-te cein ? se
sè diont lè dzeins. La tsasse n'est pas
onco à ouverte, et pi d'ailieu lè tsachâo
ne dussant pas teri on iadzou que lou
sélao est mussi : n'ia min dè noce per-
quie ; lou rasseimblémeint ne sè fâ pas
pè châotré sti an ; se bâyi quoui fâ ci
détertin ? faut allâ vairè.

Adon on part dè citoyeins modont po
savâi que l'irè ; mâ ne sont pas petout
frou dâo veladzo que vayont on lulu,
on pétâiru à la man, que tracivè cou-
meint on possédâ ein fâseint dâi châuts
que lè petits passâvont lè gros et ein
s'émotselieint la frimousse avoué l'autra
man.

Quoui dâo diablio cein poive-te bin
étrè ? Eh bin, vaitsé l'afférè :

A midzo, tandi qu'on medzivè la
soupa tsi on bon pâysan, lo maîtrè fâ à
sè dzeins :

— Foudrài prâo allâ frecassi lou nid
dè vouipès qu'est lâo tsamp dè Tsau-
vin, po que clliâo guieusès dè bîtès ne
no z'eimbétéyant pas quand on àodrà à
la tserri !

L'est bon.

On farce qu'êtai quie sè met à derè :

— Lâi foudrài allâ avoué on vettreli.

— Vâi, ma fâi, se repond on lulu que
n'avâi pas einveintâ la pudra, mâ que
savâi einfatâ onna cartouche dein on
fusi.

— Eh bin va lâi sta né, se lâi font lè
z'autro, po rirè.

Dévai lo né, mon gaillâ va dépeindrè
on vettreli, preind on part dè cartou-
chès et tracè lâo tsamp. Sè branquè
contrè lo nid, et ne lo manquè pas.
Quand lè vouipès ont cheintu cé treim-
bliement dè terra et que l'ont vu on
eimpâtiâ dè lâo nid s'escarbouilli, l'ont
criâ : « Aux armes, la garde ! » et sein
derè : « Qui vive ! » l'ont einvortolhi
lo gaillâ que n'a z'u què couâite dè dé-